

Luis Izcovich

L'appareil de la jouissance

Je justifie mon titre pour ce soir : "L'appareil de la jouissance" qui est une citation de Lacan dans le séminaire *Encore* : celui-ci m'a paru constituer une voie intéressante pour rendre compte du binaire que nous nous sommes proposé d'explorer cette année, le sujet et les jouissances. Avant d'examiner la place que Lacan réserve à cette notion d'appareil, situons ce qui justifie qu'on ait retenu les termes de sujet et de jouissance qui ne sont pas donnés d'emblée dans l'enseignement de Lacan, au point que pendant un certain temps la définition du sujet n'implique pas la jouissance. Ainsi pour définir le signifiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, nous pouvons déduire la définition du sujet à partir d'une structure minimale qui inclut l'articulation d'un signifiant avec un autre. Nous sommes là dans l'incidence du signifiant dans la constitution du sujet et il n'y a pas de référence à la jouissance.

Or, il m'a paru intéressant de situer le moment de virage chez Lacan introduisant la dimension de la jouissance dans la constitution du sujet. Si je ne me trompe, il s'agit du texte « Subversion du sujet et dialectique du désir ». Pourquoi ?

Il me semble en effet que c'est ce que Lacan semble indiquer quand il introduit la bipolarité du sujet et de la jouissance dans la structure. Il le fait dans le texte « Présentation des Mémoires d'un névropathe », publié une première fois dans les cahiers pour l'analyse, une deuxième fois dans les *Autres Ecrits*.

Il faut remarquer que c'est dans ce texte qu'il formule : « dans la polarité la plus récente à s'y promouvoir, du sujet de la jouissance au sujet que représente le signifiant pour un signifiant toujours autre ». En effet, la formule du sujet de la jouissance « la plus récente à s'y promouvoir », n'est pas immédiatement déductible dans les séminaires qui précèdent 1966, par contre dans « Subversion... » c'est pratiquement acquis.

Il s'agit du passage dans ce texte où il s'agit de la dialectique du sujet avec l'Autre, incarné par Dieu. Face à la solution précaire qui consiste à prouver l'existence divine en l'aimant et ainsi le faire exister, Lacan opère un retour à la question du côté du sujet, à savoir « qui suis-je ? », et là Lacan convoque la jouissance pour montrer que c'est le sujet qui l'a à sa charge. Si le sujet prend la jouissance en charge, c'est parce que c'est son manque qui fait l'Autre inconstant.

L'expérience montre en effet que le névrosé ne renonce pas à cette dimension et jusqu'à la fin de la cure. En effet, il y a un postulat de la névrose qui est « ça jouit » et si ça jouit c'est parce que l'Autre veut ma castration. Et le désert de jouissance corrélé à la fin de la cure ne concerne pas tant la jouissance du sujet mais celle à partir de laquelle le sujet constitue l'Autre. Il faut noter que cette dialectique précise entre le sujet et l'Autre en termes de jouissance et de faute telle qu'elle est formulée dans « Subversion... » est reprise dans les « Mémoires », pour montrer le caractère spécifique que prend cette dialectique dans la psychose. En effet, après avoir évoqué le sujet de la jouissance, il introduit la définition de la paranoïa comme identifiant la jouissance au lieu de l'Autre. À partir de ce texte et le retour à « Subversion... », on pourrait d'ailleurs se poser la question de l'existence d'une paranoïa généralisée. Car le névrosé aussi identifie la jouissance du côté de l'Autre.

Pour répondre à cette question je vais d'abord faire l'hypothèse suivante. Si Lacan avance la question du sujet de la jouissance, dans un texte centré sur la psychose, c'est avant tout pour reprendre la question du sujet dans la psychose, question qui hante les esprits même lacaniens. Or dans ce texte, Lacan pose qu'on prend dix ans à comprendre ce qu'il a dit en ajoutant qu'on serait donc à deux ans de comprendre la « Question préliminaire... ». C'est en effet dans ce dernier texte que la question du sujet dans la psychose est clairement avancée ainsi que celle d'un Dieu qui exige la jouissance du sujet.

Je réponds donc à ma question en disant que le sujet de la jouissance est une conception qui rend compte de la structuration du sujet à partir de l'Autre et constitue la généralisation du phénomène repéré par Lacan à propos de la psychose. Alors sommes-nous dans une structure de paranoïa généralisée ? Si Lacan réserve l'identification de la jouissance au lieu de l'Autre à la paranoïa, c'est parce que le rapport du sujet à la jouissance dans d'autres formes de psychose, où l'Autre est exclu, se pose autrement. Prenons la schizophrénie. Que Lacan pose que tout le symbolique est réel ne justifie pas d'exclure le terme de sujet dans cette catégorie clinique. Il s'agit plutôt d'apercevoir que le signifiant est lui-même identifié à la jouissance.

J'anticipe ici sur une problématique qu'on pourrait déduire du Séminaire *Encore* où Lacan, dans la même page, postule que le signifiant est ce qui fait halte à la jouissance et le signifiant est ce qui la cause.

Il ne s'agit que d'une opposition apparente. Que le signifiant fasse halte à la jouissance est ce que Lacan soutient dès son introduction du registre symbolique : le signifiant meurtre de la chose. C'est d'ailleurs ce qui se met en évidence avec le défaut de capitonnage dans la schizophrénie, où il ne s'agit pas d'un sujet produit par la chaîne signifiante, sujet du désir donc, mais d'un sujet qui subit le langage de façon brute, un sujet pur de *lalangue*, si je peux m'exprimer ainsi. Que le signifiant ne fasse pas halte à la jouissance se traduit par l'affinité de ces sujets au passage à l'acte.

Que le sujet schizophrène soit dans le signifiant avec un déficit de négativation de la jouissance prouve qu'il existe une fonction dans le signifiant qui est d'opérer une castration symbolique. Ce qu'on constate pour le schizophrène est un défaut de cette opération. Ce qui reste, quand la castration symbolique n'opère pas, c'est le signifiant comme pur véhicule de jouissance.

Je reprends la deuxième formulation de Lacan : le signifiant cause de jouissance. Il me semble patent que même pour les sujets où tout le symbolique est réel, ce sont certains signifiants privilégiés, au sens où isolables de l'ensemble, qui prennent, en fonction de certaines conjonctures de la vie du sujet, une forme particulière préparant les réalisations de jouissance : j'inclus ici les passages à l'acte, mais aussi toute autre forme d'activation de la jouissance.

Pour résumer, dans la schizophrénie nous pouvons poser que l'ensemble des signifiants sont identiques, signifiants maîtres, qui fonctionnent chacun de façon détachée des autres sans constituer une chaîne signifiante. L'on constate donc que ce qui fait défaut est le signifiant second qui n'advient pas. Bien que tous les signifiants aient un statut homogène, dans certaines conditions, certains d'entre eux prennent la fonction de commander la jouissance.

Je crois, pour être plus précis, que cette conception du signifiant en tant qu'il peut freiner la jouissance mais aussi qu'il en est la cause, soulève la question de savoir si Lacan maintient ou pas à la fin de son enseignement la bipolarité qu'il a avancée en 1966, entre le sujet de la jouissance et le sujet en tant qu'un signifiant le représente pour un autre signifiant.

Si j'ai choisi la notion d'appareil de la jouissance, c'est parce qu'elle rend compte, me semble-t-il, d'un changement dans la théorie qui de plus nous amène à nous interroger sur le devenir de la notion d'appareil psychique chez Freud.

Que Lacan puisse poser que la réalité est abordée avec les appareils de la jouissance nous montre l'écart avec la position de Freud où l'appareil psychique trouve son degré maximal d'opérativité dans l'accommodation du sujet à la réalité.

Je crois que sans trop forcer, si l'on suit l'élaboration de Freud sur l'appareil psychique, on peut noter la polarité entre le sujet de l'inconscient et le sujet de la jouissance. En effet, la notion d'appareil psychique traverse l'œuvre de Freud, de ses lettres à Fliess : la lettre 52 notamment, jusqu'à son texte *Abrégé de psychanalyse*, en 1938, en passant par « Au-delà du principe de plaisir » en 1920, « Les deux principes de l'événement psychique » et « Le bloc-notes ».

Bien que l'on note des variations d'un texte à l'autre il convient de noter que Lacan y fait référence pour noter comment une expérience sexuelle infantile s'inscrit pour un sujet de manière à conditionner soit la compulsion à la répétition, soit le refoulement.

Il s'agit, avec l'appareil psychique, pour Freud, de rendre compte de deux dimensions : le devenir de traces inconscientes et les modalités de satisfaction du sujet.

C'est explicite dans son modèle de la deuxième topique, qui malgré toutes les difficultés rencontrées sur le plan conceptuel, nous fait apercevoir que pour Freud, l'expérience analytique n'est pas juste une expérience qui vise à la levée du refoulement. Il suffirait d'explorer davantage le sort qu'il réserve au terme de Ça.

Il est certain qu'il est posé comme siège des pulsions mais plus précisément le Ça, caractérisé par son obéissance inexorable au principe de plaisir, coupé du monde extérieur, constitue selon les termes de Freud, le « noyau de notre être ». Il me semble qu'on pourrait verser cette notion aux tentatives de Freud pour cerner la dimension de réel du sujet.

Je ne dis pas qu'il y a là les prémisses du sujet de la jouissance, puisque Freud pose un binaire où d'un côté nous avons le Ça, comme aspiration aveugle à la satisfaction, de l'autre une série de couches intermédiaires pour soit réfréner la satisfaction, soit la rendre compatible avec les exigences de la tradition - fonction du surmoi -, ou celles de l'extérieur, fonction du moi.

En réalité, si Lacan a qualifié la deuxième topique de Freud, comme une nomination par l'imaginaire, c'est parce qu'échappe à Freud le vrai ressort de l'expérience et bien que le « noyau de l'être » soit posé, en dernier lieu en posant le Ça, comme constitutionnellement déterminé, laisse le réel en posi-

tion extérieure au sujet. Autrement dit, bien que le principe de plaisir soit la boussole du Ça, la constitution de ce dernier n'est pas la conséquence d'expériences infantiles mais comme le dit Freud, d'expériences préhistoriques accumulées. C'est le versant phylogénétique que Freud n'a jamais complètement abandonné.

On peut mesurer le renversement de Lacan par rapport à cette question. Alors que pour Freud, il y a au départ une intrusion, qui provient du Ça, qu'il s'agira de gérer par le langage, un langage qui servirait à la médiation, au lien, il s'agit pour Lacan de l'intrusion comme étant celle du signifiant. C'est en effet ce terme qui est convoqué à la fois pour rendre compte de l'expérience traumatique donnant ainsi au trauma une valeur constitutive du sujet et c'est aussi de ce terme dont Lacan se sert à propos de l'interprétation analytique. Et je crois qu'on peut soutenir que si l'interprétation vise le désir, elle n'est pas juste un moyen de déchiffrement de l'inconscient mais de dévoilement de la jouissance incluse dans le symptôme. On pourrait même opter pour une position maximaliste et soutenir que l'efficacité de l'interprétation se trouve au-delà de la révélation du désir, soit dans le déréglage de l'appareil de jouissance.

Je crois donc que la formulation « la réalité s'aborde avec les appareils de la jouissance » est la tentative pour Lacan de montrer qu'une nomination autre que celle de l'imaginaire est possible, et qui ne se réduit pas au symbolique, soit la nomination du réel. Chez Lacan, il s'agit donc d'une conception radicalement différente du schéma freudien. Ce n'est pas que la jouissance est antérieure à la réalité. La jouissance n'est pas première mais primaire. Si la réalité s'aborde avec les appareils de la jouissance, c'est au sens où le signifiant oriente la jouissance pour engendrer ce qui n'est pas là.

Je justifie ceci par le fait qu'avant même le séminaire *Encore*, Lacan recitifie le schéma freudien dans le séminaire *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* où il reprend la notion d'appareil à propos du corps pour rendre compte de l'articulation entre la pulsion et l'inconscient. Il s'agit pour Lacan de cerner comment le désir et la sexualité s'articulent. On retrouve les deux pôles du programme freudien, la satisfaction et le désir inconscient.

Pour Lacan, l'intégration de la sexualité et la dialectique du désir passe par la mise en jeu du corps en tant qu'appareil. Et on retrouve ce jeu de mot entre *appareiller* et *apparié*, pour montrer d'une part comment le corps *s'appareille* à l'égard de la sexualité ce qui est à distinguer des corps qui *s'apparient* et d'autre part, que la libido n'est pas à concevoir juste comme un champ de forces – thèse freudienne –, mais comme organe.

Ce développement montre qu'il y a un réel qui échappe aux corps qui s'apparient et à quoi fait suppléance l'appareillage du corps. Au fond, l'appareil du corps est une façon de désigner la façon dont la pulsion prend sa fonction dans l'inconscient ou aussi comment la libido comme organe s'incarne, s'enracine dans le corps.

Autrement dit, Lacan reprend la question de la satisfaction chez Freud pour montrer qu'elle ne peut pas s'aborder sans la référence au sujet d'une part, et sans la référence à la pulsion de l'autre.

Dès lors, le terme conceptuel qui désigne l'opération par laquelle la satisfaction est possible mais inclut une dimension d'impossible, est le montage pulsionnel. De même, on peut constater que cela trouve une répercussion dans la définition du symptôme comme échafaudage de signifiants, indiquant par là la complexité de sa construction.

Mais encore, quand Lacan pose la pulsion en termes de sujet acéphale, voire de subjectivation sans sujet, il donne un modèle où le montage pulsionnel, soit le schéma de satisfaction, articulé nécessairement à partir des signifiants, a une fonction de commande pour le sujet.

On pourrait d'ailleurs trouver la connexion entre la pulsion comme sujet acéphale et le signifiant comme cause de jouissance. Il y a un dénominateur commun dans les deux formulations, à savoir qu'un assemblage s'est produit, sorte de coalescence, et qui devient le noyau de jouissance avec un fonctionnement parfaitement autonome. C'est cette coalescence qu'on retrouve dans la définition de l'inconscient qui noue l'être et la jouissance : « C'est que l'être en parlant jouisse ». Plutôt que de considérer l'être comme disjoint de la jouissance, l'être est de jouissance et le langage est ce qui appareille la jouissance.

Ce que j'essaie de montrer, c'est que dans *Les quatre concepts...*, avec l'articulation entre la pulsion et l'inconscient, on peut trouver déjà une conception qui n'oppose pas le signifiant et la jouissance, mais plutôt que la jouissance du sujet est la résultante d'un appareillage déterminé des signifiants qui déterminent la jouissance. Plutôt que deux pôles, signifiant et jouissance, il s'agit de saisir un schéma selon lequel la jouissance est une fonction du signifiant.

Je reprends ce séminaire où Lacan substitue le schéma de l'appareil mental proposé par Freud, par l'idée que le sujet est un appareil au sens où ce qui le constitue est le rapport spécifique qu'il instaure avec l'objet perdu, objet petit *a*, au point qu'il pose que le sujet est déterminé par le fantasme.

On pourrait dire qu'il y a un circuit de jouissance dont la commande n'appartient pas au sujet, et on peut appréhender quelque chose du sujet à par-

tir des formations de l'inconscient en tant qu'articulées au fantasme. Plus exactement, il y aurait deux niveaux à situer dans l'expérience analytique, le niveau où on cerne le rapport à l'objet perdu par la réduction de l'ensemble des formations de l'inconscient au fantasme fondamental, et un autre niveau plus essentiel où il s'agit de cerner ce que Lacan désigne d'une façon énigmatique comme « le rapport constructif avec le réel ».

Selon les termes de ce séminaire, il s'agit de concevoir le rapport du sujet au réel comme guidé par le principe de plaisir, ce qui est une façon de dire que ce rapport au réel est déterminé par la jouissance du sujet. Mais cela laisse la question de savoir pourquoi évoquer un rapport au réel constructif. Ce qu'il faut noter c'est que Lacan situe ici l'objet d'amour dans sa possibilité de devenir l'objet cause de désir. Je ne développe pas ce point, mais souligne juste qu'il y a une face de l'amour qui n'est pas l'illusion de l'imaginaire, ni le symbolique de la substitution d'un partenaire à la place d'un autre, mais qu'il y a bien un réel de l'amour et qu'en plus, si Lacan évoque le terme de « constructif », c'est parce qu'il renvoie à un effet possible de l'expérience analytique dans le registre de l'amour.

Pour récapituler, je crois qu'on peut distinguer deux registres qui commandent le rapport du sujet à l'autre, le registre du fantasme, et l'appareil de jouissance. Bien sûr, ils ne sont pas complètement disjoints, car il y a une jouissance du fantasme.

Ce qui me paraît certain est qu'il y a une dimension de la jouissance subjectivable, celle liée au fantasme, jouissance du sujet, pouvons-nous dire, puis une jouissance sans sujet. Qu'il y ait une jouissance sans sujet c'est ce que la paranoïa montre, pour revenir à la formulation de départ. Ce que le sujet n'arrive pas à subjectiver, il le localise quelque part. C'est la jouissance de l'Autre, en tant que hors symbolique, et hors langage. C'est le sens de la formule « identifier la jouissance au lieu de l'Autre ». Pour le névrosé, il y a aussi un « ça jouit » auquel il ne peut accéder. C'est ce que Lacan appelle le « pure fal-lace de la jouissance ». C'est d'ailleurs cet écart entre la jouissance éprouvée au niveau du corps et la jouissance imaginée qui de plus échappe à la prise par le symbolique, qui constitue le point sans doute le plus irréductible d'une analyse et constitue ce que Lacan désigne dans le Séminaire *Encore* comme « les résidus de la jouissance ».

Pour conclure, je crois qu'on peut soutenir que Lacan renverse sa propre position et passe de l'idée que le sujet est la conséquence d'un effacement de la jouissance à l'idée que la structure de la jouissance est déterminée par le

sujet, donc que le sujet et la jouissance sont indissociables. Ceci est explicite dans l'*Envers* où Lacan pose que le signifiant s'introduit comme appareil de la jouissance et plus radicalement que ce qui introduit la jouissance dans l'être du sujet est l'objet perdu. On s'aperçoit donc que le sujet et la jouissance, loin de constituer des pôles séparés sont intimement liés. Cela laisse au dehors cette dimension fondamentale dans l'expérience d'une jouissance qui ne s'appréhende pas par le symbolique, quoiqu'elle soit prise par le corps. Qu'elle soit à l'occasion éprouvée ne veut pas dire qu'à la passer à la parole on puisse l'appréhender davantage. C'est une raison pour suspecter ceux qui se vantent de l'avoir rencontré. Cette jouissance éprouvée et indicible a donc une affinité avec une position silencieuse. ■